

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le chat

Sylvain Trudel

Volume 37, numéro 2 (218), avril 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32288ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trudel, S. (1995). Le chat. *Liberté*, 37(2), 54–65.

SYLVAIN TRUDEL

LE CHAT

J'avais à peu près le même âge que Denis, qui venait de se tuer dans un accident de motocyclette à Lac-Nominingue. Nous avons donc vu le même monde, connu les mêmes plaisirs d'enfance, dansé sur les mêmes musiques. Nous portions tous les deux la moustache. À cause de ce détail, nous nous ressemblions vaguement, mais les gens trouvaient que nous nous ressemblions. Bah ! Les gens aiment bien croire que Tartempion ressemble à M. Un tel : ce petit jeu les rassure. Cela n'empêche pas qu'un trait de caractère nous distinguait nettement l'un de l'autre : Denis n'avait jamais vieilli et il en était fier. Je l'enviais un peu, je l'avoue, car j'envie toujours ceux qui vivent magiquement, sans s'effarer du temps qui passe, portés par le souffle inépuisable de leur jeunesse. Denis adorait les motocyclettes, mais il conduisait vite et mal. Nous lui disions qu'il se tuerait, mais si nous avions su qu'il se tuerait réellement, nous ne lui aurions jamais rien dit. Nous l'aurions laissé filer en paix vers la mort. Ce garçon aimait les amours compliquées parce qu'il avait un cœur d'or. Sortir avec les filles ne lui suffisait pas : il désirait les sauver. C'est pourquoi il se liait avec des filles malheureuses.

Lorsque j'ai appris la nouvelle de sa mort, je n'ai pas songé à sa douleur, mais à celle de sa mère. Denis avait été frappé par une sorte de foudre noire, il n'avait rien

vu pour ainsi dire, mais le calvaire de sa mère ne faisait que commencer.

La mère de Denis, Mme Beaupré, habitait le logement au-dessus du nôtre, rue De Lorimier. Elle avait perdu son mari quelques années auparavant, et Denis était son seul enfant. Nous nous demandions tous, en notre for intérieur, si cette femme fragile leur survivrait longtemps.

Au lendemain de la tragédie de Lac-Nominingue, des gens sont venus s'installer chez Mme Beaupré afin de la soutenir dans l'épreuve. Il s'agissait de sa sœur cadette, de son filleul et de la dernière amoureuse de son fils. La sœur et le filleul s'en sont retournés trois jours plus tard, après l'enterrement, mais l'amoureuse est demeurée une semaine de plus. Puis l'amoureuse est repartie elle aussi, vers ses propres malheurs qui la réclamaient. Ce jour-là, Mme Beaupré est devenue une femme seule, comme si elle n'avait jamais pris mari ni enfanté, mais l'ombre des morts assombrissait son regard.

Nous avons été discrets jusqu'alors, mais, un beau samedi, ma femme et moi avons fait des tartes au sucre. Une fois les tartes sorties du four, j'ai appelé Viviane, notre fille aînée :

— Va porter une tarte au sucre à madame Beaupré.

Viviane a enfilé les grosses mitaines de cuisine qui lui allaient jusqu'aux coudes, et puis, le bout de la langue sorti, elle a saisi une tarte encore chaude. Je lui ai ouvert la porte arrière et elle a gravi l'escalier en colimaçon. Des voix aiguës ont fusé à travers le plafond, puis Viviane est redescendue à toute vitesse.

— Madame Beaupré a un chat ! Madame Beaupré a un chat !

— Un chat ?

— Il s'appelle Gouttelette et il se cache dans une boîte à chapeau !

— Mais c'est impossible, s'exclama ma femme. Elle est allergique !

Ce comportement de Mme Beaupré semblait des plus étranges, mais Viviane a dit :

— C'est le chat de Denis.

Voilà que tout s'expliquait.

Le lendemain, dimanche, nous avons visité Mme Beaupré. Viviane et Lyne, nos filles, cherchaient à attirer le chat hors de la garde-robe à l'aide d'une longue ficelle.

— Ça fait cinq jours qu'il est caché là, soupira Mme Beaupré. S'il fallait qu'il se laisse mourir...

— N'ayez pas peur, dit ma femme, il ne mourra pas. Il faut lui laisser un peu de temps, c'est tout.

— Vous croyez ?

Les yeux rougis, Mme Beaupré reniflait, éternuait, se mouchait avec des kleenex qu'elle enfonçait dans son corsage.

— J'ai vu son nez ! cria Lyne.

— Moi aussi ! s'exclama Viviane. Il a le nez comme une petite gomme à effacer !

Les filles sautillaient de joie autour de nous.

— On devrait lui mettre un bol de nourriture près de la garde-robe !

Pour faire plaisir aux filles, Mme Beaupré a ouvert une boîte de conserve.

— Gouttelette ne mangeait que de la nourriture *fancy*, dit-elle. Et il buvait de la bière.

J'ai cru avoir mal entendu.

— De la bière ? Vous voulez dire... de la bière d'épinette ?

— Non ! non ! De la vraie bière. Enfin... du porter...

— Du porter !

— Oh ! pas beaucoup ! Denis lui en versait un petit peu tous les soirs.

Tout en souriant, Mme Beaupré a décapsulé une bouteille. Nous n'en croyions pas nos yeux ! Lorsque nous avons quitté notre voisine, un pâté aux fruits de mer et une assiettée de porter attendaient Gouttelette devant la garde-robe. Nous avons embrassé Mme Beaupré sur les joues, et Lyne a dit :

— Vous goûtez le plâtre.

Mme Beaupré l'a trouvée bien bonne.

Plus tard, au cours de la soirée, Viviane est venue se blottir contre moi, sur le divan du salon.

— Papa, qu'est-ce qu'il a Gouttelette ? Pourquoi il passe sa vie à se cacher dans des chapeaux ?

— Parce qu'il doit s'habituer à sa nouvelle maison.

— Mais sa vraie maison, c'était Denis, et maintenant sa maison est morte. Moi, quand ma maison mourra, je mourrai avec elle. J'irai pas me cacher ailleurs. Quand on se cache, on s'habitue à rien. On s'habitue à être caché, c'est tout. Je comprends rien de ce qu'il veut, Gouttelette.

Le pauvre chat voulait sans doute suivre son maître dans la mort. On voit ça, parfois, chez les animaux tristes, mais je ne pouvais tout de même pas dire la vérité à ma fille. J'ai réfléchi un instant, puis j'ai dit :

— Gouttelette est en deuil. Et être en deuil, c'est perdre un morceau de son cœur, mais ce n'est pas mourir...

Viviane suçait une mèche de ses cheveux et regardait dans le vide, comme elle fait toujours lorsqu'elle nous écoute de tout son être.

— ... C'est comme quand ta maison mourra. Tu seras en deuil, mais tu ne mourras pas avec elle. Il faut vivre, ma belle, il faut vivre.

Le lendemain soir, nous avons reçu un appel de Mme Beaupré :

— Ça y est ! Il boit ! Il a l'air fatigué, il est tout maigre, mais sa langue monte et descend !

J'ai crié :

— Ça y est ! Gouttelette est ressuscité !

Ma femme a souri et les filles ont hurlé de joie :

— C'est grâce à nous ! C'est grâce à nous !

Au fil des jours, Gouttelette a recouvré lentement ses forces, mais, au dire de Mme Beaupré, il n'était plus tout à fait le même chat. Son caractère avait changé d'une troublante manière : Gouttelette semblait *savoir* que les choses ne seraient jamais plus comme *avant*.

— Il sait que mon fils est mort. Je le vois dans ses yeux.

Lorsque Mme Beaupré allait faire ses courses, Gouttelette grimpait sur les étagères et jetait tout par terre, comme pour se venger d'un outrage ou punir un coupable. Il avait brisé une carafe de parfum, un bibelot de cristal, une lampe, des verres.

Un soir, nous avons entendu un bruit sourd qui venait de chez Mme Beaupré, un bruit qui ressemblait à la chute d'un corps. Nous nous sommes précipités chez elle et l'avons trouvée allongée dans la cuisine. La pauvre femme râlait, les bras ramenés sur la poitrine. Le chat se tenait au milieu du couloir et feulait comme un fauve tout en faisant le gros dos. Mme Beaupré grimaçait de douleur et la sueur perlait sur son front. On l'avait opérée pour un pontage coronarien, quelques années auparavant, et j'ai cru à une attaque cardiaque.

— C'est le cœur ? Est-ce que j'appelle une ambulance ?

Elle s'y opposa d'un signe de tête. Ma femme lui a appliqué des compresses sur le front et Mme Beaupré a repris le dessus peu à peu. Nous l'avons aidée à se

relever doucement, puis nous l'avons assise sur une chaise.

— C'est Gouttelette, murmura-t-elle. Il s'est jeté dans mes jambes et m'a fait tomber.

Mme Beaupré s'était cogné le sternum contre le coin de la table, et les fils de fer qui attachaient ensemble les deux moitiés de sa cage thoracique la faisaient horriblement souffrir. Mais elle n'avait rien de cassé.

— Ah ! je suis découragée ! J'essaie d'amuser le chat comme mon fils le faisait, mais on dirait qu'il me déteste.

Nous lui avons proposé de prendre Gouttelette avec nous pour la nuit, mais elle a refusé.

Quelques jours plus tard, à mon retour du bureau, ma femme m'a fait part d'une requête singulière de Mme Beaupré :

— Elle aimerait que tu ailles regarder la télé avec elle.

— Moi ? Mais pourquoi ?

— Quand Denis regardait la télé, il prenait le chat sur ses épaules. Elle voudrait que tu fasses la même chose.

— Elle est folle ! Je ne ferai jamais ça !

Le soir venu, je suis allé regarder la télévision avec Mme Beaupré. J'étais très intimidé de me retrouver seul en sa compagnie, mais elle m'a offert du porter et l'alcool m'a calmé. Puis Mme Beaupré a ravivé ses souvenirs :

— C'était tellement mignon de les voir... Gouttelette dormait sur les épaules de mon fils, comme enroulé autour de son cou. Il était tout mou et ressemblait à une étoile... C'était tellement mignon...

J'ai compris le message et j'ai saisi Gouttelette par le cou, mais le petit sacripant m'a griffé. Il se fichait pas mal de la nostalgie de Mme Beaupré et il a passé la soirée à boudier sous un sofa. L'expérience a été un échec, Dieu

merci ! et je n'ai plus jamais regardé la télévision chez notre voisine.

Un dimanche, Mme Beaupré m'a de nouveau appelé à la rescousse. Elle m'a prié de mettre Gouttelette dans un sac de papier brun et de le faire tourner dans les airs à toute vitesse.

— Êtes-vous certaine qu'il ne sera pas malade ?

— Certaine. Il aimait ça comme un petit fou ! Il ressortait du sac tout étourdi et courait partout dans la maison, il se cognait contre les murs et glissait sur le prélat. On aurait juré qu'il riait ! Mais moi, je ne suis pas capable de le faire tourner comme Denis, vous comprenez, parce que ça me fait trop mal aux broches.

J'ai mis Gouttelette dans le sac de papier brun et j'ai fait des grands moulinets au milieu du salon. Mais quand j'ai rouvert le sac, la boule de poil n'a pas bougé. Gouttelette n'avait pas du tout envie de rire, cela crevait les yeux, et Mme Beaupré ne savait qu'inventer pour égayer son chat.

Quelques jours plus tard, Gouttelette a causé de nouveaux ravages : juché sur la commode de Mme Beaupré, il a renversé une boîte à bijoux. Puis il s'est enfui par la fenêtre ouverte, emportant une boucle d'oreille accrochée dans ses poils. Mme Beaupré hurlait comme une folle sur son balcon et inquiétait tout le voisinage.

— Ma boucle d'oreille en or ! Le chat est parti avec ma boucle d'oreille en or !

Elle pleurait à chaudes larmes, hoquetait, s'étouffait dans ses morves, cherchait des kleenex dans son corsage, et les bourrelets de ses bras remuaient comme de la gelée. Ma femme lui a couvert les épaules d'une veste de laine et s'est assise avec elle dans l'escalier. Lyne et Viviane lui ont préparé un chocolat chaud. Des voisines ont vite accouru pour la réconforter. Mais lorsque Gouttelette est réapparu entre les planches de la clôture, il n'avait plus

la boucle d'oreille dans les poils. Nous avons cherché le bijou dans les cours, dans les ruelles et sur le toit des hangars, mais n'avons rien trouvé. Le bijou était perdu et Mme Beaupré, inconsolable.

— Ma boucle d'oreille ! C'était un cadeau de mon mari ! Je veux ma boucle d'oreille !

Elle s'agitait tellement que je craignais de voir son sternum se dégrafer. Lyne a dit :

— Ne pleurez pas, madame Beaupré. Il vous reste quand même une oreille.

Cela n'était pas faux, et Mme Beaupré a embrassé Lyne sur le front.

*

Un matin, Viviane a voulu flatter Gouttelette, mais ce dernier l'a griffée sous un œil. Mme Beaupré a accouru pour chasser son chat d'un coup de pied et soigner Viviane. Démoralisée, la pauvre femme s'est vidé le cœur :

— Gouttelette est devenu méchant et sournois. Il se cache derrière les meubles et il me guette. Il bondit sur moi, il me griffe, et la nuit il me mord. Il crache tout le temps et fait le gros dos. Il brise tout, il mange mes fleurs et fait pipi sur mes tapis. Je ne sais plus quoi faire de lui...

À l'heure du souper, nous avons entendu un autre bruit sourd qui venait de chez Mme Beaupré. J'ai gravi l'escalier à toute allure et j'ai trouvé la grosse femme étendue par terre, le visage baigné de larmes. Elle se tenait la jambe et me regardait, comme pour me prendre à témoin : elle avait le mollet couvert de griffures sanglantes. Je l'ai aidée à panser ses blessures, puis nous nous sommes assis. Les yeux rougis par son allergie, elle

reniflait et tenait des boules de kleenex entre ses doigts boudinés. Sans même relever le front, elle a murmuré :

— J'ai décidé que Gouttelette devait mourir.

J'ai pensé à tout ce que ce petit animal symbolisait et je me suis demandé s'il fallait vraiment le tuer.

— Vous ne connaissez personne qui pourrait l'adopter ?

— Oui, je connais des gens, mais je ne veux pas que Gouttelette aille vivre ailleurs. C'est ici ou c'est rien. J'ai trop peur qu'il redevienne doux ailleurs. De toute façon, tout est déjà arrangé.

Je me suis demandé ce que signifiaient ces derniers mots.

— Vous comprenez, poursuivit-elle, Gouttelette, c'est pas un chat comme les autres...

— Je comprends.

— C'est pour ça que j'ai besoin de votre aide, s'il vous plaît.

— Mais bien sûr, je vous aiderai, vous pouvez compter sur moi. Il y a un bon vétérinaire dans la rue Saint-Zotique...

Mme Beaupré a enfin levé les yeux vers moi, mais elle avait un regard ombrageux que je ne connaissais pas.

— Je ne veux pas que mon chat voie le visage d'un inconnu.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Je veux que Gouttelette meure en voyant le visage de Denis. Ou le visage d'un homme qui ressemble à Denis...

J'ai bondi de ma chaise en grimaçant et j'ai fait les cent pas dans la cuisine, puis je me suis arrêté net.

— Non, madame. Jamais !

Le lendemain matin, j'étais de retour chez Mme Beaupré, enlaidi par l'insomnie et dévoré par le trac.

— Merci, dit-elle. Merci beaucoup.

— Surtout, ne dites rien à ma femme ni à mes filles.

Mme Beaupré m'a montré la baignoire remplie d'eau, puis elle s'est enfermée dans sa chambre, une main tremblante devant la bouche. Il régnait dans le logement une sorte de silence sacré, paralysant, de nature à me terrifier, mais je ne pouvais plus reculer : une vieille mère endeuillée m'avait abandonné le soin de la soulager. J'ai enfilé une paire de mitaines de cuisine et je me suis dirigé vers le salon où Gouttelette dormait sur un sofa. Je l'ai saisi par le cou et l'ai emmené dans la salle de bains sans réfléchir à ce que je m'apprêtais à faire. Je n'avais qu'à refaire les gestes imaginés mille fois durant la nuit. Gouttelette semblait encore perdu dans les rêves et j'en ai profité pour le plonger brusquement sous l'eau. Il a soudainement compris ce qui lui arrivait et s'est démené comme un possédé. J'ai eu de la peine à le maintenir immergé, car il se tortillait furieusement, en proie à la frayeur, et cherchait à mordre ces mains assassines qui en voulaient à sa vie. Il griffait l'émail de la baignoire et se débattait dans les éclaboussements. Ce supplice semblait vouloir durer une éternité — je répétais stupidement « pardon Gouttelette, pardon Gouttelette » —, mais les spasmes du chat se sont espacés et son corps s'est enfin amolli. Au bout des neuf vies, l'eau avait fait son œuvre.

Ce matin-là, j'ai annoncé à ma femme et à mes filles que Gouttelette était mort de vieillesse au cours de la nuit. Puis j'ai prévenu mon patron que je n'irais pas travailler.

— Un décès dans la famille...

Vers dix heures, j'ai aidé Mme Beaupré à prendre place dans ma voiture et nous sommes partis en direction de La Prairie. Elle avait déjà tout arrangé ; on l'attendait

là-bas. Je n'osais lui parler, mais je la regardais du coin de l'œil. Elle semblait fixer quelque chose au loin, par-delà l'horizon, et elle s'essuyait souvent les joues. Muette, elle tenait la cage de Gouttelette sur ses genoux, et Gouttelette était mort. Je voyais ses poils hirsutes et mouillés, sa petite langue rose qui pendait entre les dents. Il gisait sur le dos, les pattes avant écartées, comme s'il offrait son cœur à la foudre.

J'ai garé la voiture dans le parking de l'établissement et les choses se sont déroulées rapidement. Le directeur nous a accueillis et nous a montré des petits cercueils de toutes les couleurs.

— Je ne sais pas, dit Mme Beaupré. Il y a trop de couleurs.

— Dans ce cas, je vous recommande ce cercueil blanc ou ce cercueil noir. Le blanc, c'est toutes les couleurs, et le noir, ce n'est pas une couleur.

Mme Beaupré a choisi le cercueil noir et on y a mis le chat mort. Le directeur nous a ensuite conduits près d'un trou creusé sous des arbres, parmi des monuments, et un employé a déposé le cercueil au fond du trou. Mme Beaupré a jeté une poignée de terre sur le cercueil et elle a fait le signe de la croix.

Une fois les prières terminées, nous sommes repassés dans le bureau du directeur. Il a présenté un contrat à Mme Beaupré et a pointé des chiffres au stylo rouge.

— Ici, c'est la location annuelle du lot. Ici, c'est la pierre et le cercueil, avec les taxes. Et ici, ce sont les droits à acquitter lors de chacune de vos visites.

Mme Beaupré a signé son nom au bas du contrat, puis le directeur lui a posé une dernière question :

— Que fait-on graver sur la pierre tombale ?

Mme Beaupré a réfléchi un instant, puis elle a griffonné sur un bout de papier :

Adieu Gouttelette
Maman t'aimait de tout son cœur

Ce jour-là, lorsque je suis rentré à la maison, je me suis coupé les moustaches.